



# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

A la première représentation de *Guillaume Tell*, toutes les femmes semblaient avoir adopté pour uniforme une robe de mousseline ou d'organdie blanche, et une coiffure en cheveux. Beaucoup de robes étaient à manches courtes, corsage uni bordé autour de la poitrine d'une petite broderie ou d'une petite dentelle posée à plat. Les robes les plus élégantes avaient



une broderie en laine cachemire de couleur au-dessus de l'ourlet ; peu ou , pour ainsi dire , pas de volans.

Presque toutes les femmes avaient pour sortir de leur loge des écharpes en gaze ; celles couleur cerise , ou blanches , étaient les plus nombreuses.

Les ornemens des coiffures en cheveux se composaient de fleurs presque toutes placées au sommet de la tête entre les coques , ou d'une chaîne d'or qui traversait le front et remontait s'attacher sous les coques. Tous les peignes étaient en écaille à haute galerie. Parmi le très-petit nombre de chapeaux on en a remarqué en gaze baleine.

— A la brillante fête de Tivoli que S. A. R. MADAME a honorée de sa présence , on voyait aussi beaucoup de toilettes blanches ; chapeaux de paille de riz ornés de fleurs ou de petites plumes ; plusieurs jolis canezouts portés avec des jupons de gros de Naples. La robe de S. A. R. était d'un tissu vert , montant en guimpe ; son chapeau rose orné de plumes.

— A la séance publique de l'Institut royal , beaucoup de dames portaient des chapeaux en paille d'Italie. Quelques-uns étaient ornés de deux grandes plumes blanches ; d'autres, dont le bord était très-large , avaient sous la passe des rosettes de rubans découpés ou des branches de verdure. On a cité un chapeau de paille sur lequel était placée une longue branche de sensitive au bout de laquelle était perché un oiseau aux ailes bleues. On voyait à cette même réunion beaucoup de mousselines en couleurs , des voiles en blondes et force garnitures en franges au-dessus de l'ourlet des jupons.

— S. A. R. MADAME a honoré de sa visite les magasins de cachemires des Indes de M. Wurmser, rue Richelieu , n° 92. La beauté des tissus qu'ils renferment , leurs riches assortimens , la supériorité étonnante de quelques-uns d'entre eux , ont mérité l'approbation la plus flatteuse de S. A. R. M. Wurmser possède particulièrement un cachemire unique par sa grandeur, son travail, le nombre infini de ses nuances , et qui a de plus cet intérêt piquant d'avoir appartenu au sultan. La décoration toute particulière de ces beaux magasins offre un goût , une originalité , et un genre de luxe parfaitement en harmonie avec les objets qu'ils contiennent , et prouve que M. Wurmser possède le tact de la véritable élégance.

— Quittes à être accusées de répéter toujours la même chose,

nous devons à la vérité de dire encore aujourd'hui que le nombre des chapeaux en paille cousue, forme anglaise, paraît augmenter de plus en plus ; on les voit à la campagne, à la ville, au spectacle, au bois ; beaucoup d'élégantes ont même sacrifié les plus belles pailles d'Italie pour leur donner cette forme étrangère que nous ne savions trop ridiculiser il y a quelques mois. Il est vrai que leur passe, un peu plus évasée et plus gracieuse que dans leur origine, peut justifier cette prédilection ; et M. Amable Nicole \* nous offre, dans un assortiment des mieux choisi, tous les genres de coupes et de tissus qui peuvent satisfaire la variété de tous les goûts.

Nous rappellerons encore ici que le talent de M. Nicole, pour blanchir et raffermir les pailles, peut être d'un grand avantage pour les dames qui dans ce moment voudraient changer la forme de leurs chapeaux. Les pailles de riz sont aussi connues dans les mêmes magasins pour leur blancheur et leur perfection.

\*\*\*

#### LE RETOUR.

C'était par une belle soirée du mois d'octobre 1813 : une jeune fille, assise près d'une croisée qui dominait le jardin du Luxembourg, promenait autour d'elle des regards mélancoliques et distraits : elle ne pouvait jouir des dernières beautés de la saison. Car, pour éprouver ces douces émotions attachées au spectacle de la nature, il faut une imagination libre de sombres pensées ; il faut un cœur exempt d'amertume.

Des enfans rassemblés en divers groupes mêlaient leurs voix enfantines aux chants des oiseaux. Ceux-ci, perchés sur les branches flexibles qui leur offraient encore un asile, faisaient entendre leurs joyeux concerts. Ils jouissaient, sans inquiétude, des derniers beaux jours qui leur étaient accordés, et cependant la saison des frimas avançait. L'homme, moins heureux, ne peut guère éprouver de bonheur sans qu'il ne soit mêlé d'une sorte de crainte. L'expérience ne lui a-t-elle pas appris que les plus beaux jours précèdent les plus terribles orages : son cœur ne lui dit-il pas que des plus enivrantes émotions, naissent les peines les plus amères ?

---

\* Rue Neuve St.-Augustin, n° 37.



Le vent du soir ramena les cheveux blonds de la jeune fille sur son visage : elle se retira de la fenêtre.

L'intérieur de sa chambre était simple : une alcove contenait deux lits en noyer ; des rideaux blancs ornaient la fenêtre, et une table à ouvrage, sur laquelle étaient jetés quelques dentelles et des bulletins usés, se trouvait placée près de la cheminée.

Louise alla dans une petite chambre à côté de la sienne ; elle en rapporta de la lumière, la posa sur la table et se mit à travailler. Tout alors était calme ; on n'entendait que les pas monotones de la sentinelle placée à l'une des grilles du Luxembourg. Huit heures sonnèrent. On vint relever les postes. Louise distingua le bruit des armes ; elle tressaillit, et pensa à ces braves soldats couverts de nobles cicatrices. « Ils sont revenus ceux-là », dit-elle... et, jetant son ouvrage, elle prit une feuille d'une mauvaise impression : c'était le 18<sup>me</sup> bulletin de la grande armée. « Oui, dit-elle, avec un sourire amer, on a vanté leur bravoure, on a exalté leur courage. Qu'est-ce que ces louanges quand la mort est là ? O mon Frédéric ! de toi, il est vrai, m'est resté un souvenir de gloire ; mais quel sentiment d'orgueil remplacera le bonheur que j'ai perdu ? »

La jeune fille se lève : elle est pâle, agitée ; elle veut écarter une image horrible. Mais elle voit cette redoute attaquée avec tant de valeur, défendue avec tant d'acharnement ; elle entend des cris de rage, de désespoir ; ceux de victoire si terribles aux vaincus. Elle s'arrête sur cette page qui a imprimé dans son cœur cette phrase terrible : Grande victoire de la Moskowa. Ce bulletin lui a appris que le régiment de Frédéric a disparu entièrement sous le feu ennemi.

Tout à coup elle s'arrête devant l'alcove ; elle regarde un des lits de noyer. Ses yeux restent attachés sur une image de la vierge qui est placée au-dessus. « Pardonne, ma mère, pardonne, s'écrie-t-elle ; tu m'as dit d'avoir du courage, mais alors tu pleurais avec moi, et maintenant je suis seule. »

Elle se rapprocha de la table, tira de son fichu un ruban rouge fané, qui enveloppait une boucle de cheveux noirs. « Que j'étais heureuse, dit-elle, quand, accompagnée de ma vieille mère, je me promenais avec lui dans ce jardin ! Que j'étais fière de son amour ! Mais il est parti, et depuis ce









*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2<sup>e</sup> près le passage de l'Opéra  
Chapeau de Paille de riz orné de fleurs, Robe de tulle brodée. Des magasins de  
M<sup>mes</sup> Papin et Blaiseau rue neuve des Petits Champs N<sup>o</sup>. 36.

Published by J. and L. Fuller



tems je n'ai connu que l'inquiétude, le chagrin, le désespoir; puis, ajouta-t-elle d'une voix sombre, à présent j'attends, et mes lèvres pâles, et mes traits altérés, m'apprennent que bientôt je ne souffrirai plus! »

Le léger bruit de la sonnette se fit entendre. « Qui peut venir à cette heure? » dit Louise étonnée. Elle va ouvrir. Elle reconnaît un uniforme qu'elle n'a pas vu depuis long-tems. Elle voit un jeune militaire dont les traits pâles annoncent une longue souffrance, mais sa physionomie exprime un bonheur céleste; il regarde la jeune fille avec amour. « Frédéric! » s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras. Elle y resta inanimée: Louise avait fait entendre le dernier cri de son cœur.

N. DE B.

#### MELANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — L'admiration excitée par *Guillaume Tell* a été portée jusqu'à l'enthousiasme à la seconde et à la troisième représentation, et il faudrait désespérer du goût parisien si la foule ne venait pas saluer cent fois de suite par ses acclamations cette belle partition qui élèvera encore, au-dessus de son immense renommée, l'auteur de *Tancredi*, de *il Barbiere* et de *Semiramide*.

Le poème est sans contredit l'un des plus pitoyablement ennuyeux parmi ceux qui, de fastidieuse mémoire, ont été représentés sur notre première scène lyrique; mais de quelle ame divine le génie de Rossini a su animer le plâtre informe de MM. Jouy et Hippolyte Bis! Leur princesse même qui vient on ne sait d'où, disparaît on ne sait comment, qui court, par monts et par vaux, après un jeune paysan suisse, comme on aime à lui pardonner ses absurdités lorsqu'elle fait vibrer tous les cœurs par le duo si plein de tendresse et d'expression qu'elle chante avec Nourrit!

La renommée a déjà dit quel était l'effet magique de l'ouverture et quels flots d'harmonie couvraient en abondance toutes les parties de ce long ouvrage. Il n'est pas d'ame assez froide, d'organisation assez peu musicale pour ne pas être électrisée par une foule de morceaux, et surtout par le chant sublime des trois Suisses, suivi du chœur général:

Si parmi nous il est un traître.



Après avoir payé un tribut d'admiration au génie puissant et fécond de l'auteur de la musique, on doit de grands éloges aux acteurs, et particulièrement au beau talent de Nourrit qui, dans le rôle du jeune Melthald, ne se montre pas tragédien moins profond que chanteur admirable. Il faut également reconnaître qu'il est parfaitement secondé par M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau, et surtout par Dabadie qui représente avec énergie le personnage de Guillaume Tell.

La danse n'obtiendrait qu'une faible attention dans cette grande composition musicale, si elle ne venait offrir, aux regards enchantés, l'idéal de la grâce et de la légèreté sous les traits de M<sup>lle</sup> Taglioni. Quand, aux accens d'une tyrolienne chantée à demi-voix, cette ravissante danseuse se balance dans l'espace, et que chacune de ses poses offre l'accord le plus enivrant de la modestie et de la volupté, les cris de *bis* s'échappent chaque fois de la foule transportée au point d'oublier que l'objet de son admiration est de condition terrestre, et que ses forces musculaires ne sont pas inépuisables.

L'élite de nos danseuses figure dans les ballets de cet opéra, M<sup>mes</sup> Montessu et Mimi Dupuis font applaudir leur entraîante vivacité, et M<sup>lle</sup> Legallois se fait toujours remarquer par sa grâce piquante, l'élégance de son maintien et la parfaite exécution de ses pas.

THÉÂTRE-ANGLAIS. — *Une cabale*. S'il est vrai, comme on l'assure, que la galanterie commence à décliner en France; si, à notre louange, les femmes ont acquis aujourd'hui assez de supériorité et de force d'idées pour obliger les hommes à dédaigner eux-mêmes ces insignifiances de courtoisie, ces soins musqués et ces mots douxereux, qui du langage des ruelles ont passé aux fanfaronnades des comptoirs, au moins est-il certain que, dans notre nation, jamais on ne verra faiblir cet intérêt protecteur qui s'attache aux femmes, cet hommage qu'on rend à leurs qualités, cet appui qu'on doit à leur faiblesse; et tous les Français l'eussent prouvé dernièrement à la représentation du *Stranger* joué par les acteurs anglais, si là il y avait eu des Français.

Mais ce n'est point ainsi que l'on pouvait appeler quelques individus qui, appartenant à une classe où l'on n'apprend point à sentir, ne pouvaient laisser espérer qu'ils pussent être capables de juger. Vils perturbateurs du plaisir public, mépri-



sables agens de quelques discordes secrètes, leur tâche était d'accueillir, par une rumeur injurieuse, une actrice dont la physionomie intéressante et le touchant maintien eussent trouvé grâce devant ceux mêmes qui auraient le moins apprécié son talent. Plus d'une fois M<sup>me</sup> West sut opposer le courage et la résignation à ces témoignages d'injustice; plus d'une fois les applaudissemens de l'enthousiasme couvrirent les sifflets de la malveillance, et peut-être doit-on admirer la modération et la délicatesse des Anglais qui n'ont pas voulu, en expulsant les cabaleurs, se faire justice eux-mêmes dans un parterre étranger. Enfin, fatiguée d'une lutte où l'opprimée n'était pas seule à partager les angoisses, au milieu d'une des situations les plus intéressantes de la pièce, M<sup>me</sup> West quitta la scène, et Abbott, cet acteur si protégé des Parisiens, parut, avec un maintien plein de grâces et de dignité, sur ce théâtre que ses succès lui ont rendu familier; sentant toute la puissance que peut avoir sur les esprits les plus rebelles un mot dit avec l'éloquence de l'à-propos, il s'avança vers le parterre, et, d'un accent où l'émotion partageait l'énergie, il vint faire, dit-il, *un appel à la galanterie, à la générosité française...* Ici d'unanimes approbations révélèrent toute la confiance qu'inspirait une telle invocation; mais lorsqu'Abbott, reprenant son discours, retraça, d'une manière simple et touchante, l'accueil dont les Français se plurent à entourer les premiers débuts des acteurs anglais; lorsqu'il réclama leur indulgence aujourd'hui en faveur d'une actrice dont le zèle avait bravé même de pénibles souffrances pour paraître devant eux, lorsque, certain que la délicatesse est une corde qui vibre dans tous les cœurs, il termina par ces mots pleins de sensibilité: *Veillez, messieurs, vous rappeler qu'elle est étrangère, et qu'elle est femme!* une même impression s'empara de tous les cœurs, un même applaudissement s'échappa de toutes les voix, un même intérêt se manifesta par toutes les nations; M<sup>me</sup> West put reparaitre avec confiance; et si un seul sifflet se fit encore entendre, il était devenu si dégoûtant qu'il ne pouvait plus même offenser.

Nous devons cette apologie à ceux qui pourraient confondre l'insolence de quelques misérables, avec l'opinion de la société. Ce serait alors nous qui serions outragés et peu dignes de cette union que les arts et la littérature ont cimentée entre nous et l'étranger.



*Sous Presse pour paraître le 25 Août.*

ÉDITION DE LUXE A 2 FR. 25 CENT. LE VOLUME.

## HISTOIRE DE FRANCE,

PAR ANQUETIL,

Avec une continuation depuis la mort de Louis XVI jusqu'au  
sacre de S. M. Charles X ;

PAR M. LÉONARD GALLOIS,

*Auteur de l'Histoire abrégée de l'Inquisition d'Espagne, de l'Histoire de  
Napoléon d'après lui-même, etc.*

Douze volumes in-8°, papier fin des Vosges satiné, imprimés par  
MM. Dondey-Dupré père et fils. L'ouvrage sera composé de 9 vo-  
lumes d'Anquetil et de 3 de continuation. Il sera publié un volume  
tous les 20 jours, à partir du mois d'août.

*Prix de chaque volume ou livraison, pris à Paris: 2 fr. 25 cent.*

On est prié de ne pas confondre cette édition d'Anquetil  
avec une autre imprimée et publiée depuis trois ou quatre ans,  
et qui, habillée aujourd'hui de titres neufs, est annoncée aux  
mêmes prix et conditions que celle-ci, mais toujours accom-  
pagnée de la continuation surannée, partielle et déclamatoire  
de Gallais, continuation dont elle n'a pu se débarrasser aussi  
facilement que de ses couvertures.

*On souscrit à Paris, sans rien payer d'avance, chez*

JUBIN, au Cabinet Littéraire, Vieille rue du Temple, n° 6;  
BEAULÉ, rue Saint-Claude, n° 8, au Marais;  
DE COURTIÈRE, rue Ste.-Hyacinthe St.-Michel, n° 7;  
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, rue Richelieu, n° 47 bis.  
Et chez les Libraires des départemens et de l'étranger. (*Affranchir.*)

— La **POUDRE PÉRUVIENNE**, brevetée du Roi, et reconnue par  
la Faculté et par l'Académie de Médecine, comme la préparation la  
plus utile pour conserver et embellir les dents et les gencives, se  
trouve chez M. POISSON, Pharmacien, rue du Roule, n° 11, près  
celle de la Monnaie.

— **GRAISSE D'OURS DU NORD**. Il est reconnu que rien ne  
peut être comparé à la **GRAISSE D'OURS DU NORD** pour faire pousser  
les cheveux et les fortifier. Les personnes qui désireraient en faire  
usage pourront s'en procurer de la véritable chez M. REGNIER,  
Coiffeur, galerie Véro-Dodat, n° 6.

*A ce Numéro est jointe la planche 658.*

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.